

Passez muscades !

ou l'histoire d'une rencontre...

Une vraie passion se construit tout doucement et s'enrichit au fil du temps à partir d'opportunités, de rencontres et de recherches personnelles. Bien lentement, elle nous transforme et si je n'ai jamais atteint le niveau d'un spécialiste ou d'un artiste, l'essentiel est d'aimer, non ? Comme tous les tours de magie, une passion est une sorte d'illusion dont l'effet se termine parfois. On regarde derrière soi et on ne voit rien d'extraordinaire. Et pourtant, ma fascination pour l'art de la prestidigitation s'est construite comme ça, pendant près de 60 ans. Il me reste des souvenirs, beaucoup. Je me demande si je n'a pas simplement rêvé ou inventé, inconsciemment, les anecdotes que je raconte ici. Il subsiste heureusement des preuves, des savoir-faire et des façons de penser propre à ce métier de magicien qui n'a jamais été le mien. Jamais ? Si, une fois... juste le temps d'un spectacle ! On réalise alors que le temps s'est réellement écoulé et que l'aventure n'est toujours pas terminée. Comme un rêve qui se poursuit, après le réveil.

Mais parfois aussi, les rêves ne se terminent pas bien.

Tout a commencé quand... En fait, non, je ne dis rien car c'est sous la forme d'une histoire que je vais décrire le cheminement de cette passion. C'est surtout l'histoire d'une rencontre. Une histoire en six actes.

Ras Harouf - C'est ainsi qu'il m'appelait en passant sa main dans mes cheveux bouclés. Il était venu en France pour acheter du matériel de confiserie. Le cousin Georges s'était installé en Grèce après avoir été expulsé de Constantinople. C'est pour cela qu'il employait souvent des expressions turques : cela veut dire « tête de mouton » me disait-il. Il était chocolatier. C'est dingue d'avoir un cousin qui fait du chocolat, n'est-ce-pas ? Mais pour moi, le plus important, c'est qu'il avait toujours un petit quelque chose dans sa poche et mille idées pour me faire un tour de magie. Et surtout, il me faisait participer : à coup sûr, je devais le harceler pour qu'il m'explique et pour qu'il m'apprenne à faire comme lui. Je ne m'en souviens pas. Mais grâce à lui, du haut de mes 9 ans, je venais de découvrir le plaisir de réaliser une illusion devant un public, de comprendre certains principes de base de la prestidigitation et surtout la puissance de la mise en scène, plus importante encore que le secret du magicien. Il m'expliquait tout ce qu'il savait, mais il ne parlait qu'en Grec et j'avais des difficultés à tout comprendre. J'ai aussi pris conscience qu'une simple goutte de morale était nécessaire pour éviter à un prestidigitateur de basculer vers les arnaques.

Il était très grand, je crois, tout mince aussi. Sa voix caverneuse m'impressionnait. Je le revois faire voyager une pièce sous des verres retournés. C'est aussi lui qui m'a enseigné le bonneteau des trois cartes : « ο βασιλιάς, πού είναι ο βασιλιάς; » Ce même bonneteau que j'ai, par la suite, redécouvert au marché aux puces ou le long du boulevard Barbès. Mais je connaissais trop bien les combines de ces gens malhonnêtes pour me risquer à les défier.

L'acte deux de cette histoire est lié à un autre personnage, bien curieux, mais bien décevant. Ce soir là, Papa avait invité un collègue de travail. Monsieur Quazzo, qui parallèlement à son métier d'électricien (enfin, je crois), vendait des « boîtes de magie » qu'il confectionnait lui-même ! Bien entendu, après le dîner, il nous avait offert une démonstration. Inutile de préciser que je me souviens de chaque détail, de chaque effet. Recevoir un prestidigitateur chez moi relevait d'un vrai miracle.

Pourtant, avec le recul, je me rends compte que sa démonstration n'avait rien de bien professionnel. On dit souvent que les tours de magie font rêver les enfants, les entraînent dans un univers de conte de fées et qu'un magicien peut faire ce qu'il veut, du moment que ses pouvoirs sont relayés par sa baguette magique. Eh bien pas toujours. C'était la recherche du « mais comment fait-il ? » qui me passionnait depuis les premiers tours avec le cousin Georges. La soirée passée, monsieur Quazzo est reparti en laissant dans ma tête cette indescriptible envie de savoir et surtout d'apprendre. Mais la scène se passait juste avant mon départ en préventorium à Brévannes où je devais passer une année scolaire pour soigner une tuberculose naissante. Je suis donc resté sur ce désir secret d'apprendre ces savoir-faire magiques.

A mon retour, j'avais 11 ans. Le dépaysement et la joie de retrouver ma famille, les soucis de devoir redoubler ma classe m'avaient fait oublier pendant un temps le plaisir de me prendre pour un sorcier. Mais, au hasard d'une visite dans une librairie parisienne, j'ai quasiment été hypnotisé par un vieux bouquin aux pages jaunies « mon spectacle de magie ». J'ai de suite retrouvé le désir de devenir, ne serait-ce qu'un temps, un prestidigitateur ! Je l'ai toujours ce précieux livre aujourd'hui et les pages sont encore plus jaunies et fragiles : elles symbolisent un espoir retrouvé, la renaissance d'une passion. Par la suite, j'ai souhaité retrouver la piste de ce monsieur Quazzo. Il me fallait une source de renseignements sur l'art magique, une référence. Le cousin Georges ne venait en France que bien trop rarement. Seulement, monsieur Quazzo ne travaillait plus avec Papa. Je me suis alors passionné par une véritable enquête auprès de ses derniers employeurs, comme un détective ! Cette folle persévérance m'a permis un jour de le retrouver : il était devenu postier ! Ce monsieur était bien étonné de me revoir et encore bien plus lorsque j'évoquais ses tours de magie qui m'avaient motivé pour le retrouver. Pour lui, la page était bien tournée et cela ne l'intéressait vraiment plus.

C'est ainsi que pendant deux ou trois ans, j'ai vécu sur mes anciens tours de magie puisés dans mon livre et dans mes souvenirs. Je travaillais beaucoup les manipulations de boules et de pièces. Apprendre de tels gestes à partir d'une description relevait d'un véritable travail de traduction. Et puis, un jour, j'ai réalisé que pour rencontrer un « vrai » prestidigitateur, il me suffisait de faire une recherche sur le « Bottin ». Une idée simple, mais de génie (merci, moi)... C'est l'acte trois de cette histoire. J'ai donc décidé de joindre un inconnu trouvé au hasard sur l'annuaire téléphonique du bureau de la poste du XIX^e. Au mot vedette « prestidigitateur », j'ai choisi simplement de téléphoner au premier de la liste : « Dhôtel ». Je ne sais plus bien

ce que j'ai pu lui raconter... Ce monsieur m'a très aimablement répondu. Quelques jours plus tard, je recevais une invitation à me rendre à son domicile à une date précise. J'ai gardé, bien entendu, ce précieux sésame. Ce que je ne savais pas à ce moment, c'est que monsieur Jules Dhôtel était justement le Président de la prestigieuse « Association Française des Artistes Prestidigitateurs » dont j'ignorais même l'existence. Il était également l'auteur de nombreux ouvrages sur l'art de la prestidigitation. Ce retraité, renommé mondialement, avait aussi été médecin et sculpteur. Il avait mélangé les lettres de son nom comme les cartes d'un jeu pour se forger un nom d'artiste : Hédolt.

Un sacré coup de chance, n'est-ce-pas ? Mais il y a des jours où le hasard mélange ironiquement la chance et l'horreur. Voici pourquoi...

Avec un jeu de cartes, mon précieux livre et une boule de liège en poche, je me suis présenté dans un superbe immeuble Haussmannien afin de répondre à l'invitation du Docteur Dhôtel. Une dame me fit entrer gentiment et m'invita à attendre quelques minutes dans une entrée qui me faisait penser à un musée. J'aurais peut-être dû m'inquiéter car à travers la lourde porte décorée qui me séparait du reste de l'appartement, j'entendais des voix, plusieurs voix qui discutaient...

Après quelques instants, je me suis soudain retrouvé seul devant dix à douze (vieux ?) messieurs en costumes sombres assis en arc de cercle dans un prestigieux salon.

Au milieu trônait ce Docteur Dhôtel. Il avait une moustache banche qui se terminait en pointes et une petite barbe également pointue : un mousquetaire du XVII^e siècle avec des lorgnons sur le nez ! J'étais devant un tribunal silencieux et très impressionnant, comme dans un film en noir et blanc. En fait, je me trouvais devant le Conseil de l'Ordre des Illusionnistes.

Après quelques questions sur ma motivation à devenir prestidigitateur, on m'invita à soumettre mon spectacle de magie.

Pour eux, il s'agissait d'évaluer mes compétences en prestidigitation. Pour moi, une véritable catastrophe. Je n'avais rien compris à cette invitation qui n'était autre qu'une convocation à l'examen d'entrée dans l'association des Illusionnistes. Ma prestation, composée de quelques escamotages, était loin d'étonner ce jury difficile !

Un véritable tour de magie a pourtant eu lieu à cet instant dramatique. Une bouée de sauvetage tellement inattendue que j'en suis étonné encore aujourd'hui : après un bref silence qui n'en finissait pas, l'un des membres de ce Conseil de l'Ordre pris enfin la parole. Il m'expliqua qu'il pouvait me parrainer durant un temps afin de préparer mon entrée future au sein de l'A.F.A.P.

C'était l'hiver, il était 21 heures et voici l'acte quatre de mon histoire. Après quelques stations de métro et une marche le long du boulevard Saint Germain, je devais enfin rencontrer Monsieur Gauthron qui allait devenir mon parrain. Il m'avait proposé de me rendre chez lui tous les mois. Mais ce soir là, je n'étais pas seul. Papa n'aurait pas accepté. Alors ma sœur aînée m'avait accompagné. Une situation inédite et bien cocasse : je me rendais, à la nuit tombante, avec Hélène, chez un magicien inconnu...

Une dame nous accueillit et nous fit entrer dans un immense salon. Elle invita Hélène à s'asseoir près d'une porte avant de nous apporter un verre de jus d'orange. Le salon paraissait vide car la table et les chaises avaient été poussés sur un côté. Les rideaux avaient été tirés. Malgré les quelques lumières du plafonnier, l'endroit restait relativement sombre. Monsieur Gauthron était là, grand et mince. Il tentait de me mettre à l'aise mais je restai très impressionné. Il par-

lait d'une voix calme et rassurante pourtant. Il commença à m'expliquer les grandes lignes de sa démarche. Puis, passant à la pratique, il me demanda d'escamoter une boule avant de refaire lui-même la manipulation, pour corriger mon geste. Mais au moment précis où la boule disparaissait, toutes les lumières du salon se sont éteintes. Nous étions soudain dans le noir : un moment de solitude. En vain, j'essayais de croiser le regard de ma sœur. Après quelques secondes, Hélène, gênée, avoua que le dossier de sa chaise venait d'appuyer sur l'interrupteur électrique. Rien de telle qu'une situation aussi inattendue et comique pour détendre l'atmosphère.

Mon parrain était capable, très sérieusement, de faire subitement une roulade et de se retrouver assis sur sa chaise, comme si de rien n'était. De jongler aussi avec les balles qui ensuite pouvaient disparaître. Ensuite, il entreprit de me montrer comment faire un nœud « magique » sur un foulard de soie. Il faut croire qu'il tira un peu trop fort au mauvais moment car le joli foulard se déchira en deux. Comme si cette situation était complètement banale, sa femme lui apporta aussitôt un autre foulard, sous nos yeux stupéfaits.

Quelques mois plus tard, j'ai fait la connaissance de Denis, un autre jeune garçon qui préparait également son entrée à l'AFAP. C'est ainsi que pendant deux années, nous avons eu le bonheur de suivre ses formations, ses conseils et ses facéties sans cesse renouvelées. Depuis cette époque, Denis est mon ami et nous avons mille choses à partager grâce à notre parrain commun.

C'est ainsi que j'ai eu la chance incroyable de faire la connaissance de Maurice Gauthron, magicien.

Acte 6 - Mais le cinq, alors ? Eh bien, dans mon histoire, c'est d'abord le six.

Par la suite, et pendant bien des années, les réunions de travail et les réunions amicales au café DUPONT-Bastille permettaient à tous les magiciens de progresser, d'échanger ou de partager et d'inventer. Un jour, monsieur Gauthron se proposa d'animer des cours réguliers à l'attention des futurs candidats. Ainsi, « les cours Gauthron » sont devenus collectifs et plus officiels. Son approche était tellement séduisante, amusante et professionnelle que bon nombre de magiciens chevronnés y assistaient pour le plaisir. C'était le rendez-vous des vrais passionnés ! Tous les tours classiques étaient analysés, décortiqués. Je me fabriquais mon propre matériel avec les moyens à ma disposition. Par exemple, mes anneaux chinois étaient des cercles en fer à béton. Soudés et bien nettoyés, il ne manquait plus que de trouver comment les rendre présentables. Une petite entreprise de chromage, à Paris m'avait offert ce service... contre une démonstration de ma routine des anneaux ! Une autre fois, un collègue de Papa me demanda de faire un spectacle dans un village à une ou deux heures de Paris. C'est ainsi que je fis mon premier show dans un très grand marabout, tout enfumé et bruyant. A la fin, une quête avait été organisée pour moi et, pour la première fois, j'ai ainsi été payé en tant que magicien ! A mon retour, j'ai confié cette somme à maman qui m'a acheté... un pantalon. Je n'ai aucun souvenir de l'endroit où se déroulait ce spectacle. Il m'arrive de penser que ce village était peut-être Ferrières où j'habite actuellement. Tout au long de ma vie de magicien, j'ai eu le plaisir d'en rencontrer beaucoup. Certains restent bien gravés dans ma mémoire. Je pense souvent à Edernac, si sobre et distingué. Une fois, j'avais travaillé une routine complète d'apparition de boules, celle de Ron McMillan. C'était une véritable acrobatie car je produisais douze boules entre mes mains, une à une sur un fond de velours noir. J'étais très fier de le présenter. Aucune faute, aucune chute, aucun faux mouvement. Parfait ? Ce n'était pas l'avis de mes professeurs Maurice Gauthron et Pierre Edernac : « Bravo pour cette démonstration d'adresse ! Mais, ce n'est pas de

la prestidigitation. Une fois que les spectateurs ont vu que tu sais faire apparaître une boule, puis deux, trois et même quatre, il n'y a plus d'effet magique. C'est comme certains magiciens qui jonglent avec des cartes. C'est très spectaculaire, mais ce n'est pas de la magie ». Cette remarque me guide encore lorsque je conçois un spectacle, aujourd'hui.

Et un jour, une autre découverte m'a émerveillé : je me suis aperçu que Maurice Gauthron pouvait aussi être un autre personnage très différent. Toujours aussi discret et modeste, il ne m'avait jamais parlé de lui, de son autre « vrai » métier ! Centralien, ingénieur à la pile atomique de Saclay, c'était un physicien reconnu. Il avait reçu bien des honneurs de la part de la Nation pour son rôle scientifique. Comme à cette époque, j'enseignais les sciences en collège, nous avons eu des discussions sur l'enseignement des disciplines scientifiques. Des moments de partage que j'appréciais énormément.

Acte cinq - En fait, au delà de la préparation à l'examen, il nous enseignait l'art de la scène. Car former un magicien, c'est lui apprendre à s'imaginer à la place des spectateurs, c'est aussi tout prévoir, le moindre geste, le texte que l'on récite comme le ferait un acteur de théâtre. Mais en plus, l'acteur-magicien doit produire des effets inattendus, des choses qui ne s'expliquent pas par la simple logique : arriver à créer un moment de dépaysement chez ses spectateurs. La moindre hésitation et c'est le risque d'un spectacle qui s'écroule. Sans le dire, nous avons aussi appris à avoir le respect de son public. Et si les effets magiques doivent s'inscrire dans une histoire racontée ou mimée pour être crédibles, ils doivent s'enchaîner naturellement pour que les spectateurs, portés par l'ambiance du spectacle, n'aient pas le temps de comprendre les détournements d'attention et les subterfuges. Ces outils psychologiques de spectacle sont connus depuis l'Antiquité mais se sont perfectionnés depuis. La plupart des religions les ont utilisés pour consolider leur influence sur les populations crédules.

En parfaite harmonie avec ses convictions scientifiques et rationnelles, Maurice Gauthron était athée. Sa femme, soudainement réapparue après plusieurs décennies, avait orchestré une cérémonie religieuse pour ses obsèques. Une dernière mauvaise blague que je n'ai guère appréciée. C'était en novembre 2016. Un personnage extraordinaire disparaissait dans une indécente intimité. Car, ce jour là, nous n'étions que quatre ou cinq magiciens, quelques personnes de sa famille et de rares inconnus. Aucun de ses collègues de travail n'était présent, je crois. Parfois, les grands hommes s'en vont sans laisser de grandes traces. Ils partent modestement, comme ils ont vécu. En fait, on leur doit beaucoup mais on ne le sait pas. Surtout s'ils sont magiciens.

Mais lorsque, présentant ma routine des trois gobelets à un public, je fais voyager mes escamotes en ordonnant « Passez muscades », c'est un peu lui qui parle. Il continue à vivre de cette façon, sous la baguette magique de tous les illusionnistes qu'il a formés.

Théo Takis, magicien